

**John VAN MAANEN : Tales of the Field. On Writing
Ethnography, The University of Chicago Press, Chicago, 1988,
xvi + 173 p. réf., index.**

Jacques Grondin

Volume 13, Number 3, 1989

Méthodologies et univers de recherche

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/015100ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/015100ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)

1703-7921 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Grondin, J. (1989). Review of [John VAN MAANEN : Tales of the Field. On Writing Ethnography, The University of Chicago Press, Chicago, 1988, xvi + 173 p. réf., index.] *Anthropologie et Sociétés*, 13(3), 133–134.
<https://doi.org/10.7202/015100ar>



John VAN MAANEN : *Tales of the Field. On Writing Ethnography*, The University of Chicago Press, Chicago, 1988. xvi + 173 p., réf., index.

Cet ouvrage assez peu critique expose les techniques rhétoriques et la stylistique utilisée pour présenter les résultats du travail de terrain. Résolument moderniste, il ne constitue pas tant un procès des formes d'écriture que l'expression d'un vœu pieux : « We need now more than ever precise, complex, concrete images of one another if we are to continue to occupy this planet as a species » (p. 126).

Les deux premiers chapitres introduisent rapidement au travail de terrain, en mettant l'accent sur ses objectifs et les façons d'en rendre compte, s'attardent à distinguer l'anthropologie de la sociologie — en sursimplifiant et en déguisant la réalité, ce qui n'est pas sans gêner le lecteur — et décrivent de façon intéressante les auditoires des ethnographes.

Les chapitres trois à cinq, le cœur du livre, traitent à tour de rôle des récits réalistes, des récits confessionnels et des récits impressionnistes. Van Maanen s'attache à la forme et au contenu des genres littéraires les plus communs en ethnographie en précisant leur utilité et les relations auteurs/objets d'étude et auteurs/lecteurs spécifiques à chacun. Fortement influencé par les travaux de Clifford, de Marcus et Cushman et ceux de Marcus et Fischer, il illustre leurs analyses par des exemples particulièrement typés issus de ses propres travaux dans les milieux policiers.

Le dernier chapitre fait un survol d'autres genres de récits (critiques, conjoints, littéraires, etc.). La lecture en est particulièrement frustrante puisque l'auteur se borne à évoquer certaines problématiques développées autour du débat modernisme/post-modernisme. Alors que le chapitre sur les récits réalistes constitue une incursion dans l'idéalisme positiviste et que ceux sur les récits confessionnels et impressionnistes donnent une idée des déboires et des débauches modernistes, ce n'est dans ce dernier chapitre que s'entrevoient les essais contre-modernes (qui, sans tout à fait quitter les contraintes de l'écriture moderniste, évoquent le post-moderne). La variété des modes d'écriture représentés en si peu de lignes, de même que le choix fort judicieux des ethnographies décrites (Agar, Crapanzano, Rabinow, et le reste) sont tout de même surprenants.

L'auteur traite juste assez sommairement pour ne pas être trop redondant des questions de commensurabilité, d'adéquation des représentations, de pouvoir et d'interprétation. Bref, presque tout y passe — et, de surcroît, de façon digeste — bien qu'il ne s'agisse pas d'une analyse approfondie du rapport connaissance/écrits (comme le feraient Rabinow ou Webster) ni du contexte sociopolitique de la modernité (à la manière de Jameson ou d'Anderson). Les philosophes ne sont donc pas conviés, pas plus que les poéticiens ou les spécialistes du discours sur le système-monde. Le livre conviendrait plutôt à un auditoire étudiant, peut-être plus sensible à l'écrit et plus susceptible d'en profiter.

Van Maanen, qui n'a certainement pas la langue dans sa poche, connaît de toute évidence le pouvoir des mots. Ses citations sont choisies avec soin (« The bastards are making it up ! » fait-il dire à Wolfe à la page 134) et ses conclusions vont droit au but (« We need more, not fewer, ways to tell culture », écrit-il, par exemple, à la page 140). Tandis

qu'il fait le ménage dans les façons de dire, il est difficile de ne pas glaner ici et là des informations encourageant l'autocritique et quelques petits trucs qui, s'ils ne changent rien à l'empire du signe et ne présagent pas encore du post-modernisme, font au moins que la lecture des ethnographies puisse être désormais plus agréable.

Jacques Grondin
Département d'anthropologie
Université Laval

Philippe DESCOLA, Gérard LENCLUD, Carlo SEVERI et Anne-Christine TAYLOR : *Les idées de l'anthropologie*, Armand Colin, Paris, 1988, 208 p.

Jusqu'ici, l'ethnologue friand de théorie n'avait qu'une alternative assez indigeste : ou bien se payer l'un de ces survols didactiques à l'américaine, notes de cours promues au titre de manuel, ou se laisser affrioler par une de ces réflexions certes plus profondes mais orientées par des présupposés théoriques, sortes d'apologétiques d'un Système quelconque, tels le *Dialectic of Social Life* de Murphy ou le *Culture and Practical Reason* de Sahlins. Entre le survol didactique et l'apologétique, mis à part le texte de Marc Augé, *Structures, Symboles et Fonctions* — lui aussi légèrement incliné vers l'apologie —, l'ethnologue n'arrivait pas à trouver un ouvrage théorique qui soit à la fois raffiné et profond tout en étant impartial, un texte qui ne soit à la remorque d'aucun Système mais qui puisse les embrasser tous d'un regard à la fois critique et historique. Ce vide, *Les idées de l'anthropologie* le comble de la façon la plus professionnelle, la plus brillante et la plus pénétrante qui soit.

Les auteurs ont organisé leurs analyses autour de quatre « idées » principales, celles de cause, de fonction, de structure et d'histoire. On aurait certes pu s'attendre à un ramassis de redites mais, bien au contraire, les quatre auteurs parviennent à nous étonner par la nouveauté de leurs présentations. Chaque « idée » articule un certain nombre de théories auxquelles les auteurs redonnent une dimension historique tout en les soumettant à une critique logique tout aussi stricte que claire. L'histoire dont ils parlent, soit dit en passant, n'est pas un simple agencement chronologique. Ce n'est pas tant une histoire de la théorie anthropologique que, pour la première fois, un effort original de rattacher l'ethnologie à l'histoire plus générale des idées en Occident et d'élucider certains des liens de l'anthropologie à l'histoire des autres sciences.

Dans une première étude, Philippe Descola passe en revue l'histoire des concepts de causalité et d'explication causale en science et fait ressortir avec clarté et lucidité l'inspiration « scientifique » des explications dites causales en anthropologie. Après avoir brièvement analysé les objections classiques à ce type d'explication (objections empiriste et culturaliste), il en note certains abus, spécialement dans le cadre du matérialisme culturel et du marxisme; de ces deux types d'explication et de leurs contradictions logiques, il donne une analyse des plus lumineuse.

Se tournant vers la question tant ressassée de « fonction », Gérard Lenclud dépasse d'entrée de jeu les truismes et les lapalissades en introduisant certains éclaircissements fondamentaux. Il distingue en effet le *holisme* de l'explication *fonctionnelle* et du *fonctionnalisme* proprement dit. Si leurs champs sémantiques se chevauchent, il n'en reste